



présente

‘ ‘Bottom’ ’

Poème en prose de RIMBAUD

La réalité étant trop épineuse pour mon grand caractère, - je me trouvai néanmoins chez Madame, en gros oiseau gris bleu s'essorant vers les moulures du plafond et traînant l'aile dans les ombres de la soirée.

Je fus, au pied du baldaquin supportant ses bijoux adorés et ses chefs-d'oeuvre physiques, un gros ours aux gencives violettes et au poil chenu de chagrin, les yeux aux cristaux et aux argents des consoles.

Tout se fit ombre et aquarium ardent. Au matin, - aube de juin batailleuse, - je courus aux champs, âne, claironnant et brandissant mon grief, jusqu'à ce que les Sabines de la banlieue vinrent se jeter à mon poitrail.

Analyse

Ce poème du recueil *“Les illuminations”* est le premier d'une série de trois (avant *“H”* et *“Dévotion”*) qui sont hermétiques, mais dont on découvre qu'ils sont marqués par l'érotisme.

Son titre primitif était, sur le manuscrit, *“Métamorphoses”*. Mais ce mot a été barré et remplacé par *“Bottom”*. Il reste que nous avons effectivement, dans ces trois paragraphes, une suite de métamorphoses qui paraissent bien être symboliques.

Pour comprendre ce texte, ainsi d'ailleurs que d'autres textes des *“Illuminations”*, on pourrait d'abord se reporter aux *“Déserts de l'amour”* où Rimbaud raconta deux aventures sexuelles avec cette habitude de se railler qu'il avait :

- La première : *« Cette fois, c'est la Femme que j'ai vue dans la Ville, et à qui j'ai parlé et qui me parle. J'étais dans une chambre, sans lumière. On vint me dire qu'elle était à moi : je la vis dans mon lit, toute à moi, sans lumière ! Je fus très ému, et beaucoup parce que c'était la maison de famille : aussi une détresse me prit ! J'étais en haillons, moi, et elle, mondaine qui se donnait : il lui fallait s'en aller ! Une détresse sans nom : je la pris, et la laissai tomber hors du lit, presque nue ; et, dans ma faiblesse indicible, je tombai sur elle et me traînai avec elle parmi les tapis, sans lumière ! La lampe de la famille rougissait l'une après l'autre les chambres voisines. Alors, la femme disparut. Je versai plus de larmes que Dieu n'en a jamais pu demander. / Je sortis dans la ville sans fin, etc.. »* Plus loin, Rimbaud écrit encore : *« Elle n'est pas revenue, et ne reviendra jamais, l'Adorable qui s'était rendue chez moi - ce que je n'aurais jamais présumé. »*

- La seconde : «*J'étais dans une chambre très sombre : que faisais-je? Une servante vint près de moi... Je la renversai... en un coin noir... Puis, ô désespoir ! la cloison devint vaguement l'ombre des arbres, et je me suis abîmé sous la tristesse amoureuse de la nuit.*»

Ces deux fragments racontent des rêves de l'adolescent qui se plaisait à penser à une «*dame*» très précise, sa «*dame*», celle dont l'idée le poursuivait. Le lecteur en est d'ailleurs averti par les soins de Rimbaud lui-même : «*Ces écritures-ci sont d'un jeune, tout jeune homme... N'ayant pas aimé de femmes, - quoique plein de sang ! - il eut son âme et son coeur, toute sa force, élevés en des erreurs étranges et tristes. Des rêves suivants, - ses amours ! - qui lui vinrent dans ses lits ou dans les rues, et de leur suite et de leur fin, de douces considérations religieuses se dégagent peut-être...* »

«*Bottom*», à son tour, raconterait un rêve. On pourrait même croire qu'il s'agit d'une transcription du premier rêve des «*Déserts de l'amour*», mais en plus poétique et plus élaboré.

On peut aussi penser que Rimbaud fait allusion à un épisode amoureux véritablement vécu, mais dont il est bien difficile de retrouver une trace précise dans sa biographie. Pour tout fil conducteur, nous avons une mention assez vague de Verlaine, en 1886, dans la revue «*Le symbolisme*» où il résuma ainsi les relations de son ami avec des femmes : «*Peut-être quelque "vedova molto civile" dans quelque Milan, une Londonienne rare, sinon unique - et c'est tout.*» L'hypothèse d'amours de Rimbaud avec une jeune fille du West End habitant une superbe maison est toute gratuite. Mais on sait que, en mai 1875, arrivant à pied de Stuttgart, étant donc fatigué par la «*réalité trop épineuse pour [son] grand caractère*» (moquerie, par l'hyperbole pompeuse, à l'égard de sa volonté d'échapper à cette «*réalité*», de sa volonté de changer le monde, de sa soif d'idéal), il était à Milan ; qu'il y serait tombé malade ; qu'il aurait alors été hébergé par une «*dame charitable*» qui habitait «*2, piazza del Duomo*» ; qu'il aurait profité pendant un mois de l'«*abri douillet*» ainsi offert ; que, même s'il avait lancé des invectives contre «*les soeurs de charité*», qu'il avait juré de ne jamais se laisser dorloter par une femme, il le fut «*néanmoins*» par «*Madame*», devenant de ce fait captif de l'amour comme l'«*oiseau bleu*» du conte dont on a d'ailleurs pu remarquer qu'il avait été tiré d'une légende ardennaise, «*Fleurine et Truitonne*» : un prince charmant, devenu un «*oiseau bleu*» volant vers sa bien-aimée qui est enfermée au haut d'une tour. Mais on apprend aussi que Rimbaud, échappant à cet abaissement, se serait enfui un matin de juin, le consulat de France lui ayant fourni le 15 juin les moyens de revenir en France.

Il reste que le texte présente bien des difficultés de détails, au fil des trois paragraphes qui le constituent.

Le premier paragraphe :

Quelles qu'en soient les circonstances (rêve ou aventure vécue), Rimbaud se trouve «*chez Madame*» (désignation qui marque une distance sociale), seul dans une pièce où il s'ennuie, ayant le coeur si morose qu'il se voit (ce qui pourrait être provoqué par le motif reproduit sur le papier dont les murs sont tendus) transformé en un «*gros oiseau gris bleu s'essorant*» (c'est-à-dire «*prenant son essor*», «*s'élevant*»). Mais cet essor est limité par «*les moulures du plafond*», car l'oiseau est «*gros*», est domestiqué, est enfermé. Il ne peut donc que retomber «*et traîner l'aile dans les ombres de la soirée*», car la pièce est sombre. Voilà pour la première métamorphose.

Le deuxième paragraphe :

La deuxième métamorphose a lieu dès que, à la faveur d'un de ces changements à vue comme il s'en produit dans les rêves, le jeune garçon se trouve dans une chambre au contraire très éclairée : d'où les «*cristaux*» éblouissants et les «*argents des consoles*», les flambeaux d'argent posés sur des consoles. Surtout, il y est en présence de la «*dame*», qui est étendue sur un lit à baldaquin (en fait, le poète, pas très sûr du sens du mot, confond, avec le lit, le «*baldaquin*» qui est le dais placé au-dessus !), dans le simple appareil d'une beauté elle aussi éblouissante, rendue par «*bijoux adorés*» (les seins peut-être) et «*chefs-d'oeuvre physiques*».

Mais voilà que Rimbaud se décrit comme «*un gros ours aux gencives violettes et au poil chenu de chagrin*». Si l'ours a effectivement des «*gencives violettes*» (couleur qui peut être due aux baies dont l'animal est friand) ; si Rimbaud s'est souvent décrit en gros ours mal léché, sachant qu'il était vu

ainsi (et peut-être particulièrement par les femmes), s'étant déclaré, dans *"Une saison en enfer"*, conscient de sa gaucherie et de sa maladresse naturelles ; s'il a pu ici s'être souvenu du conte *"La belle et la bête"* où celle-ci souffre de n'être pas aimée, ou du vaudeville de Scribe, *"L'ours et le pacha"*, où le héros se déguise en ours, et commet finalement l'erreur de mettre une tête blanche sur un corps noir ; ce qui importe ici c'est qu'il est «*chenu*» (c'est-à-dire «blanc»), qu'il est donc comme un vieillard, et que, comme un vieillard, au moment de s'accoupler à cette femme si belle, il s'est trouvé impuissant, s'est senti stupidement paralysé, a été victime de ce que Stendhal avait appelé un fiasco, d'où son «*chagrin*».

Et, comme tous les hommes à qui arrive cette mésaventure, il est tout penaud, restant là, stupide, hébété, bouche ouverte, d'où les «*gencives violettes*» qui renforcent la niaiserie du nigaud, d'où, d'autant plus que, dans cette relation, il se retrouve dans la position d'une victime, la métamorphose en «*gros ours*» domestiqué, symbole de l'esclavage et de l'abaissement où il est réduit.

Mais, du fait d'une phrase des *"Déserts de l'amour"* où Rimbaud avoua : «*je tombai sur elle et me traînai avec elle parmi les tapis*», les commentateurs, pourtant des rimbaldiens patentés, ont pu le voir comme réduit à l'état d'ours-descente de lit, hypothèse qui ne tient pas puisqu'il est bien indiqué qu'il se trouve «*au pied du baldaquin*», en fait, rappelons-le, au pied du lit, qui n'est pas l'endroit où est placée la descente de lit !

Le troisième paragraphe :

Si «*Tout se fit ombre et aquarium ardent*», c'est que la chambre s'est obscurcie, en tout cas pour Rimbaud qui, du fait de son «*chagrin*», pleurerait, ses yeux ainsi inondés étant eux-mêmes un «*aquarium*» ou transformant la pièce en un «*aquarium*» qui est «*ardent*», parce qu'il fait souffrir.

Soudainement, il passe à un stade ultérieur de son aventure, puisqu'il est «*Au matin*», la mention «*aube de juin*», venant d'ailleurs confirmer qu'il se souvient bien de l'épisode milanais. Or, quand il se réveille, lui, qui, auparavant, n'avait pas pu profiter de l'occasion de s'unir à «*Madame*», se retrouve doté de la bien connue érection matinale ! Il peut donc alors, troisième métamorphose, se comparer, comme, depuis l'Antiquité, on le fait en matière de puissance sexuelle, à un «*âne*», car cet animal a le plus gros et le plus long des phallus de tous les quadrupèdes.

Étant alors d'une humeur «*batailleuse*» qui, par une hypallage, est prêtée à l'«*aube*» elle-même, il sort de la maison, court «*aux champs*», pouvant désormais brandir ce phallus qui lui avait fait défaut au moment propice, et contre lequel il a donc un «*grief*», une plainte à formuler. Il avance vers la ville. Mais, arrivant à la barrière de l'octroi qui, en ce temps-là, en contrôlait l'accès, il se trouve face aux prostituées qui y stationnaient afin de harponner le passant qui était obligé de s'y arrêter. On peut penser que lui, qui avait cru pouvoir posséder «*Madame*», une «*mondaine qui se donnait*», ne veut évidemment pas de telles amours vulgaires et vénales, proposées par des sortes de furies se jetant à son «*poitrail*», terme qu'on applique surtout à un animal (n'est-il pas un «*âne*»?) ! Les prostituées sont comparées à ces Sabines (personnages de l'Antiquité qui vivaient justement dans une ville voisine de Rome, et qui, selon Tite-Live, s'étaient interposées entre leurs pères et leurs époux pour arrêter une bataille) telles que David les avaient représentées dans son fameux tableau intitulé *"Les Sabines"*, où on les voit se jeter au devant de mâles guerriers, lesquels, dans le plus simple appareil, brandissent leurs épées, symboles évidemment de leurs phallus !

Ce n'est donc que par cette comparaison avec un «*âne*» que s'explique le titre que Rimbaud a finalement donné à son texte. En effet, dans *"Le songe d'une nuit d'été"* de Shakespeare, le tisserand Bottom est, par le lutin Puck, affublé d'une tête d'âne, ce qui ne l'empêche pas de séduire la reine Titania, le temps que dure l'enchantement, après lequel, le lendemain matin, il se réveille «ne se rappelant les accidents de cette nuit que comme les tribulations d'un mauvais rêve». Ainsi le personnage de Shakespeare et Rimbaud se sont retrouvés sur leur «*bottom*», sur leur cul, refaits, bafoués, humiliés. Mais il faut reconnaître que cette source littéraire ne présente qu'un intérêt des plus minces, et ne peut rendre compte du poème.

On a bien retrouvé, au fil du texte, cette habitude qu'avait Rimbaud de se railler, de se moquer de lui qui, s'il s'est trouvé changé en oiseau, puis en ours, enfin en âne (une habitude aussi chez lui que de

doter les êtres humains de caractères animaux ; voir dans “*Alchimie du verbe*” : «*Cette famille est une nichée de chiens [...] j’ai aimé un porc.*»), c’était bien parce qu’il l’avait voulu, la moralité de l’histoire étant la nécessité d’être méfiant à l’égard de la Femme !

Le poème fut publié dans le n°7 (juin 1886) de la revue “La vogue”.

André Durand

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions, à cette adresse :

andur@videotron.ca.

Vous voudrez peut-être accéder à l’ensemble du site :

www.comptoir litteraire.com